

s cheveux :
au avec des
s, numéro-
poix), que
léterminer
on utilisait
atillons de
r aux iris.
portante
entifique
nc cultu-
rachycé-
majeure
it ni l'un
n banal

onnées :
résence
erture,
port au
rond),
ait une
aphier
'arête
de ou
e, il y
aires
nver-
tro-
des
les
eur
rin,
ent
ca

de Cipriani. On faisait prendre la pose, un à la fois devant une toile blanche, aux hommes, femmes et enfants. Bertoldi attribuait à chaque sujet un numéro qu'il notait ensuite dans un carnet avec une description synthétique : « Type d'Amhara / femme / adulte » ; « Type de Kunama / homme / enfant » ; « Type de Baria / homme / adulte ». On ne demandait pas les noms.

Cipriani détestait le manque de rigueur scientifique des portraits faits dans les nouvelles colonies par des voyageurs en quête d'exotisme, abrutis par le soleil des tropiques. Il désapprouvait viscéralement le clin d'œil sexuel avec lequel étaient pris en photo les sujets féminins : la lascivité affichée, les somptueuses étoffes, les seins d'adolescentes qui pointaient sous des guirlandes de fleurs, tout ce dangereux badinage avec le sexe interracial et son effroyable corollaire, la mixité générationnelle. La rigueur de la science et sa clarté méthodologique étaient en revanche indispensables.

Cipriani avait donc introduit dans l'anthropologie la technique moderne de fichage de criminels et de malades psychiatriques, utilisée depuis plusieurs dizaines d'années pour les casiers judiciaires du monde civilisé : les sujets étaient photographiés en buste sous deux angles, un de face et un de profil.

Il savait déjà qu'une bonne partie de ces photos serait publiée dans *La difesa della razza*, revue qui devait bientôt paraître, fondée par Telesio Interlandi, le directeur de l'importante revue *Quadrivio*, avec pour objectif de divulguer enfin et de façon exhaustive le racisme scientifique. Il était donc nécessaire d'avoir de nombreuses photos de types de Noirs : rien ne pouvait convaincre autant les Italiens de l'indiscutable classement, codifié par le sang, entre les races humaines que le visage d'un primitif brut.

« N'oublie pas de faire beaucoup de photos horribles, lui avait donc dit Interlandi avant son départ.

— Moi, mes photos ne sont ni belles ni horribles, avait répondu Cipriani. Je suis un homme de science et je prends des photos scientifiques. »

Toutefois, de temps en temps, l'anthropologue suivait le conseil d'Interlandi. Un stratagème simple consistait à placer les sujets le visage en plein soleil, les obligeant ainsi à une grimace renfrognée qui ôtait toute intelligence au regard. Si, avant d'appuyer sur le bouton de l'obturateur, il lançait un petit cri, leur visage s'immobilisait dans un sursaut bestial. Quand il bougeait les yeux de côté, ils l'imitaient et lui offraient une grimace indolente. Avec les femmes, il suffisait de les prendre en photo la poitrine nue pour montrer aux yeux du lecteur italien leur barbarie primitive. Pendant la fraction de seconde du déclic photographique, Cipriani était en fait le maître absolu de leurs physionomies — un pouvoir éphémère mais profond qui lui procurait un secret plaisir.

Au cours de l'expédition, Lidio Cipriani photographia environ neuf cents personnes. Que remarquait-il, à part les mensurations, les formes et la teinte de la kératine ? Une jeune femme avait des lèvres à la ligne douce et des pommettes bien marquées ; le bras d'un vieil homme était parcouru d'une cicatrice qui ressemblait à un serpent ; au moment du déclic, une petite fille montrait le blanc de ses yeux parce qu'elle avait regardé son petit frère pendu dans son dos. Un homme confondit le Leica avec une arme à feu et quand Cipriani prit la photo il écarquilla les yeux de frayeur ; le menton d'une femme musulmane tremblait, honteuse de devoir baisser sa robe. Cipriani observa peut-être ces détails des visages qu'il fixait, ou peut-être pas. Il n'en parla jamais dans ses carnets. Et à part les rares instructions transmises aux sujets à travers l'interprète, il n'échangea jamais un mot avec eux.

Les pièces principales de la collection de Cipriani,

les documents scientifiques dont il était le plus fier, étaient pourtant les masques. Il en avait déjà recueilli beaucoup au cours de ses précédentes expéditions africaines. Il savait qu'il ne s'agissait pas d'une technique dangereuse si elle était réalisée avec précision et compétence — le sujet du Zimbabwe mort d'un infarctus pendant la pose du moulage n'avait été qu'une malheureuse exception. Et pourtant, elle suscitait beaucoup de défiance, même si elle était infondée.

La solution la plus simple consistait à demander la collaboration du résident local et à se faire remettre d'éventuels rebelles prisonniers. Ou bien à s'entendre avec les nantis indigènes pour qu'ils mettent à disposition leurs propres serviteurs. D'autres fois, un moine était envoyé par l'abouna de la région pour une prise de moulage en échange de teff pour tout le monastère. Un jour, ils rencontrèrent une famille qui vivait à l'intérieur d'une grotte dans un état de misère inimaginable ; en échange de quelques vivres et d'une casserole, le chef de famille accepta de laisser prendre les moulages de sa femme et de ses enfants. Mais en général, convaincre les gens de se laisser confectionner un masque était une affaire délicate : il suffisait que l'ancien d'un village se montre suspicieux et plus personne ne se proposait.

C'est pourquoi il était important d'installer le laboratoire dans des lieux discrets : l'intérieur d'un toukoul de paille et de boue à la périphérie du village, une tente un peu à l'écart du reste du campement. Le sujet était allongé par terre sur le dos, les poignets et les chevilles attachés, tandis qu'un askari lui tenait solidement les jambes. Deux autres, debout à côté, étaient prêts à intervenir. À cheval sur sa poitrine, Cipriani étalait sur son visage du savon au potassium, puis il appliquait par-dessus la pâte de plâtre à la spatule. La rapidité était fondamentale. Bien peu acceptaient de se laisser mettre une paille dans les narines,

et le temps de pose n'excédait donc pas celui d'une apnée. Il fallait veiller à ce que le mélange ait la bonne densité. L'air trop froid rendait le séchage plus long et Cipriani ne faisait donc jamais de moulages tôt le matin. Si le sujet tentait de remuer ou d'arracher la mixture pendant la pose, Attilio et les autres étaient prêts à l'immobiliser. Certains avaient des sueurs froides de frayeur, d'autres s'évanouissaient, presque tous, à un moment donné, avaient l'impression de mourir. Certains, sous l'effet de la panique et de la claustrophobie, relâchaient leurs intestins, et ils se retrouvaient dans une mare malodorante de diarrhée. Mais Cipriani savait résister à la pitié mal placée. Détacher le moulage qui n'était pas encore sec voulait dire l'effriter, et il aurait dû tout recommencer.

Quand on libérait leur visage, les sujets se relevaient les yeux écarquillés, les lèvres grises, du plâtre dans les cheveux. Quelques-uns déliraient, en général ils étaient stupéfaits et silencieux. Les femmes tenaient mieux le coup, quelques instants après s'être relevées, elles avaient déjà repris leurs esprits. En revanche, il fallait soutenir les hommes parce qu'ils trébuchaient sur leurs propres pieds. Attilio ne leur détachait pas tout de suite les poignets. Il les faisait escorter par un askari armé dans un autre endroit à l'écart et il les gardait là, sous surveillance, parce qu'ils ne devaient pas raconter à ceux qui attendaient leur tour ce qu'on leur réservait. Un jour, un jeune au crâne rasé, au vêtement d'esclave tombant en lambeaux, réussit à échapper à la surveillance. Il s'élança hors de la cabane où avait été fait son moulage et courut le long de la route poussiéreuse qui traversait le village en hurlant : « Ils m'ont volé mon visage, ils m'ont volé mon visage ! » – mais personne ne traduisit à Cipriani ce qu'il disait. Les sujets qui attendaient dehors s'enfuirent en s'égaillant entre les toukous. Les askaris ne

parvinrent à calmer l'agitation qu'en tirant plusieurs fois en l'air, mais entre-temps le plâtre avait séché dans les seaux. De peur des représailles, Attilio fit monter la garde aux askaris de chaque côté du campement. Ce fut superflu : les habitants du village restèrent à distance tout le reste de la journée.

Puisqu'il était maintenant impossible de faire d'autres moulages, Cipriani s'enferma dans sa tente pour retoucher ceux qu'il avait pris au cours des dernières semaines. Il tenait à ce que les masques soient terminés avant de les emballer pour le voyage en Italie.

Le masque positif, tiré de celui en négatif dès qu'on le détachait du visage, était lui aussi en plâtre blanc. Il manquait donc le plus important pour le classement des types raciaux : la couleur. Avant de faire allonger les sujets, Cipriani examinait la teinte de leur peau (d'après l'échelle de Von Luschan) et des sourcils (d'après celle de Fischer). Bertoldi inscrivait les chiffres correspondant aux deux nuances sur le carnet. Ces mêmes numéros étaient associés aux tubes de peinture que Cipriani gardait dans une boîte en bois avec les pinceaux, les solvants et les tampons. Les pigments semblaient ceux de la palette d'un peintre daltonien : ils allaient du rose pâle au noir, pas de vert ni de bleu.

Cipriani prit les moulages bruts et se mit à les colorer, un par un.

Il était en train de peindre les lèvres du dernier avec un pinceau fin quand Attilio entra dans sa tente accueilli par une forte odeur de térébenthine. « Qui sont ces gens qui dorment le visage posé sur la table ? » se demanda-t-il. Puis il sursauta exactement comme les visiteurs de l'Exposition d'outremer, des années plus tard : « Mais ce sont des têtes coupées ! »

Au bout d'un instant seulement, il comprit que c'étaient les masques faits récemment par Cipriani.

La différence entre les moulages blancs qu'Attilio avait vus jusque-là et ces têtes achevées était la même qu'entre une photo en noir et blanc et une sculpture. Sur le blanc du plâtre, les reliefs découpaient des ombres mal définies qui rendaient les physionomies méconnaissables ; les masques, en revanche, étaient peints avec des couleurs si naturelles qu'elles faisaient ressortir les traits avec évidence. Les paupières fermées rendaient ces visages à la fois réalistes et étranges, comme des sentinelles funèbres d'un temps arrêté. Elles rappelaient à Attilio ceux de tant d'Abyssins tombés au combat qu'il avait vus tournés vers le ciel sur l'Amba Work, sur l'Amba Aradam, le long des berges du Tacazé. Mais surtout, ils lui rappelaient son premier visage de mort, celui de sa grand-mère.

Au souvenir de ce profil jaunâtre dans le cercueil entouré de fleurs, il se sentit pris d'une brusque panique primitive. Son sang se glaça dans ses veines, sa vue se troubla. Une décharge électrique de frayeur le parcourut de la tête aux pieds. Même le tapis de cadavres après les batailles ne lui avait jamais fait cet effet. Discrètement, il s'appuya à la table et attendit que se dissipe le voile tombé sur ses yeux. Ce n'était pas la première fois qu'il se disait que jamais personne ne devrait s'apercevoir de sa peur.

« Quelque chose vous tracasse, Profeti ? » demanda Cipriani en levant les yeux du masque dont il peignait les cheveux en noir.

Attilio passa une main sur son front. Comme s'il invoquait un sortilège, il rappela à sa conscience la promesse qu'il s'était faite devant sa grand-mère morte.

Tous, sauf moi.

Comme toujours, ces trois mots firent leur effet. Son angoisse commença à se dissiper.

Entre-temps, Cipriani continuait à peindre la bouche du masque.

« Il m'est venu une idée, professeur, dit enfin Attilio, pour éviter à l'avenir des incidents comme celui de ce matin. Pourquoi ne pas vous présenter comme médecin en arrivant dans les villages ? »

— Parce que je n'en suis pas un.
— Ce n'est pas le problème. Ici, presque tous ont des maladies de peau et des yeux. Si nous disons que le moulage de plâtre est un traitement, vous aurez autant de volontaires que vous voudrez. Vous pourriez même choisir parmi les meilleurs sujets. »

L'anthropologue le regarda, vraiment admiratif. Ce Profeti ne cessait de l'étonner. Voilà une proposition digne de l'inventeur de cette — comment l'avait appelée le consul des chemises noires ? — « Opération Maladie de Hansen ». Il examina attentivement ce visage viril si bien proportionné. Comme lorsqu'il l'avait vu pour la première fois, il se dit que ces traits classiques prouvaient la validité de la thèse à laquelle il avait consacré tant de voyages et de recherches, disons même toute sa vie : l'indiscutable primauté de la race blanche. La vérité positive du racisme scientifique serait apparue avec une limpide clarté si, dans les expositions didactiques, dans les universités, dans les expositions coloniales, il avait pu exposer le moulage de visages italiens exemplaires à côté de ceux des types abyssins. Toute prétention antiraciste, comme celles qui plaisaient tant aux Français, aurait fondu comme neige au soleil en les voyant côte à côte.

« Profeti, dit brusquement Cipriani à Attilio, accepteriez-vous par hasard que je fasse votre moulage facial ? »

Il lui avait posé la question sans aucun espoir, suivant une impulsion qui l'étonnait lui-même. Il n'aurait jamais imaginé que le lieutenant lui répondrait tout de suite et sans aucune hésitation : « Bien sûr. Mais alors allons-y. »

À l'extérieur du campement, les askaris faisaient

griller une poignée de grains de café entiers dans une casserole en fer. Aucun d'eux ne se serait abaissé à les moudre, c'était un travail de femmes. Mais ce jour-là, ils étaient rentrés du village sans en avoir trouvé une pour les servir. Attilio n'aimait pas qu'ils mangent les grains entiers ; ils auraient sûrement des problèmes intestinaux le lendemain. Il ordonna à deux d'entre eux de monter la garde devant la tente de Cipriani. Il ne donna pas d'explication à son ordre : ils auraient perdu tout respect envers leur supérieur s'ils avaient vu leur lieutenant allongé par terre et l'anthropologue à cheval sur lui, enduisant son visage de plâtre. Il savait qu'il n'aurait jamais pu expliquer, ni à eux ni à personne, peut-être pas à lui-même non plus, pour quoi il avait accepté.

Il gisait maintenant immobile avec le mélange qui séchait sur son visage, deux petits tubes dans les narines par lesquels il respirait péniblement, essayant de ne pas se laisser gagner par la panique, la gêne et la claustrophobie. Les yeux fermés sous le plâtre, il se répétait comme une rengaine ses trois mots talismans. Ils le calmèrent comme une comptine écoutée dans son berceau et jamais plus oubliée ; comme l'alphabet appris à l'école la première année et qui organise ensuite pour toujours les noms du monde. C'était la chose la plus proche d'une prière qu'Attilio sache prononcer.

Tous, sauf moi.

Une canule tomba d'une de ses narines, l'autre s'était bouchée. Il se sentit étouffer et fut persuadé qu'il allait mourir. Il mourut, en effet. Cela dura seulement quelques instants, brefs mais éternels, puis Cipriani détacha enfin le moulage de son visage. Alors, Attilio se leva d'un bond, ouvrit la bouche, remplit bruyamment ses poumons d'air. Tandis qu'il se sentait revenir à la vie, il comprit pourquoi, tout en connaissant le supplice qui l'attendait, il avait

accepté. Il s'agissait d'une feinte, d'un dépistage, d'une ruse. Un jeu de substitution, de ceux qui lui venaient si naturellement. Peut-être que la mort s'y serait laissé prendre.

Ce même soir, à la lumière bleutée d'une lampe à pétrole, l'anthropologue tira du moulage négatif une copie exacte du visage de Profeti Attilio. Quand elle fut sèche, il ouvrit pour la seule fois au cours de cette expédition le tube de couleur correspondant au numéro 9 de l'échelle de Von Luschan et peignit la carnation claire – il n'avait utilisé jusque-là que ceux à partir du 25 ; le 29, couleur marron-noir, était presque fini. Avec les pigments plus foncés, il peignit les sourcils et les cheveux, puis quand la teinte fut sèche, il emballa le masque avec les autres. Sur le carnet, il nota les données de ce dernier ajout à sa collection : « N° 1, moulage facial de type d'Italien ».

Le lendemain, le convoi atteignit Debre Tabor, le plus grand centre des environs. Attilio fut chargé d'aller expédier le courrier. Cipriani lui avait recommandé de le remettre en personne au résident local pour qu'il le joigne à la correspondance officielle. Au lieu de le confier aux routes peu sûres, souvent attaquées par les rebelles armés, il partirait ainsi avec le petit avion postal en direction de Massaoua.

Attilio ajouta les cartes postales illustrées pour son frère aux nombreuses lettres écrites à sa mère quand il était sur le terrain. Bertoldi aussi lui remit quelques enveloppes à envoyer. Le regard d'Attilio tomba sur un des destinataires : « Madame Amelia Levi ».

Il leva les yeux sur l'assistant.

Bertoldi semblait plus jeune que d'habitude, ses yeux bleus écarquillés.

« C'est ma grand-mère », répondit-il à la question silencieuse d'Attilio. Et il ajouta précipitamment : « Ma mère est baptisée. »

Attilio acquiesça, mais garda le silence.

Dans un souffle, Bertoldi murmura : « Le professeur Cipriani ne sait rien et... »

— Et ce n'est pas par moi qu'il le saura », dit Attilio, jetant la lettre avec les autres au fond du sac de jute.

Il tint promesse : il ne parla jamais de cette gênante parenté du jeune homme à leur chef d'expédition. Il l'évoqua pourtant dans une de ses longues lettres à sa mère Viola.

« Hier, j'ai découvert une chose ridicule : l'assistant du professeur est à moitié juif. Si Cipriani le découvrirait, on entendrait ses hurlements jusque chez toi à Lugo ! Mais je ne le lui dirai pas, parce que Bertoldi a sincèrement honte de son ascendance sémite. Et c'est bien ça la base de la paix raciale : que les membres des races inférieures acceptent leur infériorité — nous ne pouvons d'ailleurs pas les éliminer tous, n'est-ce pas ? Et puis je n'ai aucune raison de lui faire du tort. C'est un brave garçon, sincèrement désireux de bien faire. Même si maintenant je comprends d'où lui vient cette sorte d'absence de vigueur virile... »

À partir de Debre Tabor, Cipriani mit en pratique le conseil de Profeti. Un grand nombre de ceux qu'ils croisaient, surtout les plus pauvres, avaient sur le visage et le corps des plaques blanches de gale, des croûtes, des taches en relief, des desquamations. Beaucoup, et pas seulement chez les vieux, avaient les yeux blanchâtres de la cataracte. L'anthropologue expliquait qu'il allait les soigner. Nombreux furent ceux qui se firent examiner par ce médecin venu de loin. Cipriani n'eut plus aucune difficulté à trouver des sujets pour sa collection de masques.

Dans l'introduction au volume qu'il devait publier l'année suivante avec les résultats de l'expédition, écrite dans ses carnets alors qu'il était encore sur le terrain, il la décrit ainsi :

L'opération est assez simple mais délicate car elle se heurte, où qu'on la pratique, à de nombreux obstacles, dont le premier est la crainte naïve des sujets. De plus, dans cette expédition il fallait tenir compte de difficultés supplémentaires : nous agissions au milieu de peuples soumis à notre gouvernement depuis quelques mois à peine et parmi lesquels une erreur risquait d'être mal interprétée, au détriment de tout notre travail. Mais il n'en fut rien. Si l'on tient compte du fait que l'opération demande d'avoir en main, pour ainsi dire, l'âme du sujet, c'est-à-dire d'exercer, de la part de ceux qui l'accomplissent, un plein ascendant sur ce dernier, la série de masques rapportés de la mission — les premiers sortis d'Éthiopie — est aussi une preuve de la confiance que nous inspirons à nos nouveaux sujets africains.

Dans la nuit du 20 au 21 février 1937, dans une rue d'Addis-Abeba, l'employé de la poste Afework Woldegiorgis eut le temps de lire, avec le calme lucide de celui qui va mourir, l'inscription sur le pare-chocs du camion — JE ME FOUS DES SANCTIONS — puis les pneus passèrent sur ses côtes. Sans se presser, la chemise noire qui conduisait s'arrêta et passa la marche arrière. Les roues passèrent de nouveau en cahotant sur la bosse créée par le corps de l'employé, agité des spasmes de l'agonie. Quand le camion repassa sur lui une troisième et dernière fois, Afework vit l'archange Gabriel dans un halo de lumière. Tandis que le camion s'éloignait dans la nuit en flammes, il fut accueilli au paradis.

De la ville-forêt s'élevait une fumée presque parfumée. Les baies dures des eucalyptus éclataient, répandant leur arôme. Les toukous de paille et de bois, arrosés d'essence, prenaient feu comme des allumettes. Ceux qui cherchaient à s'enfuir étaient